

SESSION 2009

ÉPREUVE DE SPÉCIALITÉ

L'usage de la calculatrice n'est pas autorisé

Les candidats **doivent** composer dans la langue qu'ils ont choisie au moment de l'inscription (spécialité langues vivantes).

Philosophie	page 2
Version latine	page 3
Étude de texte français	page 4
Explication de documents historiques	page 5
Thème allemand	page 6
Thème anglais	page 7
Thème arabe	page 8
Thème chinois	page 9
Thème espagnol	page 10
Thème grec moderne	page 11
Thème italien	page 12
Thème russe	page 13

PHILOSOPHIE

Durée : 5 heures

À quoi sert l'idée d'inconscient ?

VERSION LATINE

Durée : 3 heures

L'usage d'un ou de plusieurs dictionnaires latin-français est autorisé, à l'exception de tout autre recueil de vocabulaire.

Les grands hommes sont honorés par tous : l'exemple de Scipion l'Africain

Rex Antiochus bello, quod cum Romanis gerebat, filium eius¹ a militibus suis interceptum honoratissime excepit regiisque muneribus donatum ultro et celeriter patri remisit, quamquam ab eo tum maxime finibus imperii² pellebatur. Sed et rex et lacessitus maiestatem excellentissimi uiri uenerari quam dolorem suum ulcisci maluit. Ad eundem Africanum in Liternina uilla se continentem complures praedonum duces uidendum eodem tempore forte confluerunt. Quos cum ad uim faciendam uenire existimasset, praesidium domesticorum in tecto conlocauit eratque in his repellendis et animo et apparatu occupatus. Quod ut praedones animaduenterunt, dimissis militibus abiectisque armis, ianuae adpropinquant et clara uoce nuntiant Scipioni non uitae eius hostes, sed uirtutis admiratores uenisse, conspectum et congressum tanti uiri quasi caeleste aliquod beneficium expetentes : proinde securum se spectandum praebere ne grauetur. Haec postquam domestici Scipioni retulerunt, fores reserari eosque intromitti iussit. Qui postes ianuae tamquam aliquam religiosissimam aram sanctumque templum uenerati cupide Scipionis dexteram adprehenderunt ac diu osculati, positos ante uestibulum donis, quae deorum immortalium numini consecrari solent, laeti, quod Scipionem uidisse contigisset, ad lares reuerterunt. Quid hoc fructu maiestatis excelsius, quid etiam iucundius ? Hostis iram admiratione sui placauit, spectaculo praesentiae suae latronum gestientes oculos uidit.

Valère Maxime.

¹ *Eius* désigne Scipion l'Africain.

² *Imperii* désigne le royaume d'Antiochus.

ÉTUDE DE TEXTE FRANÇAIS

Durée : 5 heures

Nous étions en 1891 ou 1892, j'avais 4 ou 5 ans, et l'on ne voyait que moi à bord, escorté de mon matelot, ce bon géant qui faisait mes trente-six volontés, me montant au nid de corbeau du mât de misaine, me descendant à fond de cale par le trou d'homme de l'écubier, me promenant dans les machines et jusqu'au bout du tunnel des arbres de couche, là où il faut se glisser en rampant pour atteindre le point où l'on sent gargouiller les hélices, vibrer la coque comme une membrane, couler l'eau profonde de la mer à l'intérieur de l'oreille et, assis au centre de ce point idéal et d'équilibre instable, on participe à tous les mouvements du navire qui comme une bête rétive appuie à gauche, appuie à droite, fait grincer les guindeaux du gouvernail, reçoit des gifles, des coups, des chocs, fonce en avant pour ne pas se cabrer, s'affaisser par l'arrière, couler, s'arrache, peine et travaille. Et au fin fond de ce tunnel, sous une ampoule électrique qui l'éclaire et s'y reflète, on voit miroiter une eau lourde dans un puisard qui se remplit de l'eau de mer qui suinte à travers les joints et les presse-étoupe des hélices et de l'huile chaude qui dégouline goutte à goutte des arbres de couche, c'est la souille, où l'on jette les petits enfants pas sages, me disait Domenico avec un air de croque-mitaine. Mais je n'avais pas peur, le géant me tenait fortement par la main - et n'était-il pas mon complice ? Ne devions-nous pas visiter New York ensemble ? N'étions-nous pas des amis, tous deux ?

Domenico me parlait beaucoup de New York quand nous prenions les quatre heures à la cambuse où il y avait toujours deux, trois matelots en train de fumer la pipe qui l'écoutaient parler, mais je n'en ai rien retenu, distrait que j'étais par ces hommes tous plus ou moins barbus qui se faisaient tous la tête inquiétante du commandant. En revanche, je n'ai rien oublié de ce que Domenico racontait de son pays natal, Taormina, la ville peinte, le soir, quand j'avais obtenu la permission d'aller coucher avec lui au poste de l'équipage après avoir fait une scène à maman.

— C'est la ville des monstres, disait-il en étrennant sa chique qu'il avait longuement malaxée entre ses paumes et qui devait durer toute la nuit et jusqu'au lendemain soir, c'est la ville des monstres marins comme on peut en voir, des vivants, à Naples, à l'Aquarium, et partout ailleurs dans le monde dans les baraques foraines où l'on expose les petits, à l'état de mort dans des bocaux gélatineux ou à l'état desséché, les plus grands, sur un lit de varech derrière une vitrine avec défense d'y toucher ! A Taormina, il n'y a pas de caves à vin. Chez nous, sous chaque maison s'étend une grotte sous-marine pleine du va-et-vient et du frissoulis ou du mugissement des vagues. Ces grottes sont profondes. Depuis toujours on y jette les petits enfants qui viennent au monde. Ceux qui ne savent pas nager sont mangés par les murènes. Les autres se sauvent au large et reviennent adultes sur les côtes ; ce sont les thons, les marsouins, les narvals, tous ces mabouls qui rigolent dans la tempête et qui se laissent prendre par temps calme par centaines de mille. Les filles qui sont malignes se laissent couler à pic et remontent à la surface quand elles sont nubiles. Elles ont alors la tête molle, les dents pourries, un drôle de museau et une voix d'or. On les appelle les sirènes et elles passent pour être princesses. Mais malheur au pêcheur qui fait l'amour avec une sirène, il engendre le requin-marteau, le poisson-scie ou à vilebrequin, rien que des êtres à deux têtes car les sirènes n'ont pas de cervelle et chantent des foutaises. Quant aux petits enfants qui reviennent dans leur berceau après avoir livré combat aux murènes, ils sont souvent défigurés pour le restant de leurs jours, ou portent d'étranges cicatrices, ou font d'étranges maladies qui leur marbrent le corps, mais les survivants forment plus tard les meilleurs marins de la Méditerranée et les plus hardis pilotes, et quand ils reviennent, hommes, de leur longue circumnavigation pour prendre femme à Taormina, ce sont eux qui peignent les maisons et couvrent les murs de la ville de graffiti indéchiffrables qui racontent leurs aventures de mer et sont des prophéties. Mais Taormina se dépeuple. L'eau est un songe et le ciel et tout ce qu'il contient matin et soir d'astres, de vents, d'oiseaux et de fumées est un leurre qui trompe sur la fuite du temps. Il y a des hommes de chez nous qui sautent par-dessus bord pour aller chercher une étoile dans l'eau. L'océan est un mensonge...

Blaise CENDRARS (1887-1961), *Bourlinguer*, « Naples », 1948.

EXPLICATION DE DOCUMENTS HISTORIQUES

Durée : 3 heures

Le catéchisme de l'église luthérienne

Martin Luther, à tous les pasteurs et prédicateurs fidèles et pieux : que la grâce, la miséricorde et la paix vous soient données en Jésus-Christ, notre Seigneur.

Ce qui m'engage à réduire le catéchisme, c'est-à-dire la doctrine chrétienne, à une forme si petite et si simple, c'est l'état désolé de l'Eglise, tel qu'il s'est révélé à moi lorsque j'ai pris part à l'inspection des paroisses. Grand Dieu ! De quelles misères n'ai-je pas été témoin ! Le peuple des campagnes, surtout, ne sait plus rien de la doctrine chrétienne ; un grand nombre de pasteurs, hélas ! sont eux-mêmes incapables de l'enseigner. Tous s'appellent chrétiens, sont baptisés et reçoivent le Sacrement ; et ils ne connaissent ni le Notre Père, ni le Symbole¹, ni les Dix Commandements. Ils vivent comme des brutes et des pourceaux. Maintenant que l'Evangile luit de nouveau, la seule chose qu'ils aient apprise, c'est d'abuser en maîtres de toutes les libertés. Ô évêques, comment vous justifierez-vous devant le Christ, vous qui avez si honteusement abandonné le peuple et qui n'avez jamais rempli les devoirs de votre ministère ? Que Dieu vous fasse grâce ! Vous imposez la communion sous une seule espèce, vous exigez que l'on observe vos commandements d'homme, et vous ne vous souciez pas d'enseigner au peuple l'Oraison dominicale, le Symbole, les Dix commandements, la Parole de Dieu ! Malheur à vous !

Je vous supplie donc, pour l'amour de Dieu, chers sieurs et frères, pasteurs et prédicateurs, prenez à cœur votre ministère ; ayez pitié de ce peuple qui vous est confié ; aidez-nous à faire pénétrer le catéchisme parmi les masses, surtout parmi la jeunesse. Que ceux qui ne peuvent faire mieux, prennent ces tableaux et les enseignent au peuple mot à mot, de la manière suivante :

D'abord, que le pasteur se garde d'employer différents textes et différentes rédactions. (...) Il faut en effet aux écoliers et au peuple, des formules déterminées et invariables ; ils s'embrouilleront bientôt si l'on enseigne aujourd'hui de telle manière, demain de telle autre, comme si l'on voulait améliorer les textes ; on aura alors perdu sa peine et travaillé en vain. (...) Choisis donc une formule à ton gré et conserve-la toujours. Quand tu prêches devant les savants et les intelligents, libre à toi de montrer ta science en exposant ces points sous divers aspects et de varier à l'infini tes interprétations. Mais pour les enfants, tiens-t'en à une seule formule, et enseigne-leur tout d'abord à répéter mot à mot et conformément au texte, le Décalogue, le Symbole, l'Oraison, etc., jusqu'à ce qu'ils les sachent par cœur.

Quant à ceux qui se refusent à apprendre ces points, déclarez-leur qu'ils renient le Christ et qu'ils ne sont pas chrétiens. Ne les acceptez pas au Sacrement ; ne les laissez pas présenter un enfant au Baptême, ni jouir d'aucun des droits de la liberté chrétienne. Renvoyez-les au pape, aux officialités et au diable lui-même. (...) Car, bien qu'on ne doive et qu'on ne puisse forcer personne à croire, il faut pourtant instruire le peuple et exiger de ceux qui veulent habiter dans notre maison et qui y reçoivent la nourriture et le logement, qu'ils sachent distinguer entre le bien et le mal.

Martin LUTHER, *Petit Catéchisme*, Wittenberg, 1529, in Martin LUTHER, *Les Livres symboliques*, Paris, Je Sers, 1947, p. 15-17.

¹ Ou *Credo*, élaboré lors du concile de Nicée (325).

THÈME ALLEMAND

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit.

La nuit tombait quand nous passâmes la Loire, un peu après l'heure du dîner. Nous commençons à avoir faim, Dugain et moi, et nous nous décidâmes à appeler Ingrid, que nous parvînmes à joindre. J'avais envie de la voir. Hélas, elle n'avait pas faim, elle, elle préférerait rouler, mais nous pouvions, si nous le souhaitions, nous arrêter quelque part, tous les deux, et la rejoindre directement à Danton, leur village. Elle serait peut-être couchée, d'ailleurs, ce qui n'avait pas d'importance. Bon, dit Dugain en rempochant son téléphone, on s'arrête si on trouve quelque chose d'acceptable, qu'est-ce que vous en pensez ? D'accord, dis-je, ou on achète des sandwiches dans une station-service, j'en ai déjà pris à midi, mais bon. Ah non, fit Dugain, pas de sandwiches sous plastique, je ne peux pas, ça. Alors on cherche, dis-je, on regarde. Je m'en occupe, dit Dugain.

Je conduisis plus lentement cependant qu'il scrutait les bords de route, guettant les enseignes susceptibles de signaler un restaurant ouvert. Il en repérait, de fait, qui étaient éclairées, mais qu'il négligeait l'une après l'autre pour des raisons qui m'échappaient. Puis je me rappelai qu'il cherchait quelque chose de correct, autant qu'il était en mesure, bien sûr, d'en juger sans pénétrer dans l'établissement. Dugain, visiblement, était exigeant quant à l'ambiance alors que la faim, de mon côté, s'exprime de façon brutale, sans autre considération. S'y adjoignit bientôt une mauvaise humeur que je tentai de celer, vainement, et d'autant plus que Dugain, tout en s'acquittant – un peu mollement, trouvai-je – de sa tâche, me parlait d'autre chose [...].

Depuis un moment, c'est moi qui guettais les enseignes. Je lui désignai quelque chose d'ouvert, baignant dans une lumière citron, avec une pancarte en V inversé reposant sur le trottoir. Nous venions de traverser une zone commerciale, bordée de bâtiments qu'aveuglaient des stores métalliques. Dugain fit la moue, je le soupçonnais de n'avoir pas si faim que ça. Bon, me dit-il, je ne vais pas vous laisser crever. On va voir s'ils servent encore.

Christian OSTER, *Sur la dune*, 2007.

THÈME ANGLAIS

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit.

Je me souviens que cette nuit-là j'avais interrompu la lecture des *Merveilles célestes* au milieu du chapitre traitant des constellations du Sud. J'étais sorti de l'hôtel sans donner la clé de ma chambre au bureau de la réception où il n'y avait personne. Je voulais acheter un paquet de cigarettes. Le seul tabac encore ouvert se trouvait sur la place du Trocadéro.

Du quai, j'ai monté les escaliers et, après avoir dépassé la petite gare, j'ai cru entendre le perroquet de La Closerie qui répétait de sa voix étranglée : « Fiat couleur vert d'eau, Fiat couleur vert d'eau. » Il y avait encore de la lumière derrière la vitre. Ils poursuivaient leur partie de cartes. J'ai été surpris que l'air soit si tiède pour une nuit d'hiver. Les jours précédents, la neige était tombée et il en restait encore des plaques dans les jardins en contrebas, avant le musée de l'Homme.

Pendant que j'achetais les cigarettes au grand café, un groupe de touristes s'est assis aux tables de la terrasse. J'entendais leurs éclats de rire. J'étais étonné qu'on ait disposé ces tables dehors et, pendant un instant, j'ai éprouvé une sorte de vertige. Je me suis demandé si je ne confondais pas les saisons. Mais non, les arbres sur la place avaient bien perdu leurs feuilles et l'on devrait attendre encore longtemps pour que revienne l'été. J'avais marché depuis des mois et des mois dans un tel froid et un tel brouillard que je ne savais plus si le voile se déchirerait un jour. Était-ce vraiment trop exiger de la vie que de vouloir prendre un bain de soleil, en buvant une orangeade avec une paille ?

Je suis resté quelque temps à respirer l'air du large sur l'esplanade. Je pensais au chien noir de l'autre nuit, celui qui était venu me rejoindre de si loin, à travers toutes ces années... Quelle bêtise de n'avoir pas retenu son numéro de téléphone...

J'ai pris la rue Vineuse, comme l'autre nuit. Elle était toujours dans la pénombre. Peut-être y avait-il une panne d'électricité. Je voyais briller l'enseigne du bar ou du restaurant, mais d'une clarté si faible qu'on discernait à peine la masse sombre d'une voiture, garée juste avant le tournant de la rue. Quand j'y suis arrivé, j'ai eu un coup au cœur. J'ai reconnu la Fiat couleur vert d'eau.

Patrick MODIANO, *Accident nocturne*, 2003.

THÈME ARABE

Durée : 4 heures

L'usage d'un dictionnaire bilingue est autorisé.

Tu es le gardien fidèle des plus belles femmes de Perse ; je t'ai confié ce que j'avais dans le monde de plus cher ; tu tiens en tes mains les clefs de ces portes fatales qui ne s'ouvrent que pour moi. Tandis que tu veilles sur ce dépôt précieux de mon cœur, il se repose et jouit d'une sécurité entière. Tu fais la garde dans le silence de la nuit, comme dans le tumulte du jour ; tes soins infatigables soutiennent la vertu lorsqu'elle chancelle. Si les femmes que tu gardes voulaient sortir de leur devoir, tu leur en ferais perdre l'espérance. Tu es le fléau du vice et la colonne de la fidélité.

Tu leur commandes, et leur obéis ; tu exécutes aveuglément toutes leurs volontés et leur fais exécuter de même les lois du sérail. Tu trouves de la gloire à leur rendre les services les plus vils ; tu te soumetts avec respect et avec crainte à leurs ordres légitimes ; tu les sers comme l'esclave de leurs esclaves. Mais, par un retour d'empire, tu commandes en maître comme moi-même, quand tu crains le relâchement des lois de la pudeur et de la modestie.

MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, 1964.

THÈME CHINOIS

Durée : 4 heures

L'usage d'un dictionnaire bilingue est autorisé.

La langue chinoise est faite de monosyllabes, et des plus courts, des plus inconsistants, et avec quatre tons chantés. Et le chant est discret. Une sorte de brise, de langue d'oiseaux. Langage si modéré et affectueux qu'on l'entendrait toute sa vie, sans s'énerver, même ne le comprenant pas.

Telle est la femme chinoise. Et cependant, tout cela ne serait rien si elle ne remplissait cette admirable condition du mot *mitschlafen*, dormir avec. Il y a des hommes tellement remuants que même leur oreiller, ils le jettent par terre sans s'en douter.

Comment fait la femme chinoise ? Je ne sais ; une sorte de sens de l'harmonie, subsistant dans son sommeil, la fait, par des mouvements appropriés, ne jamais se détacher, toujours se subordonner à ce qui serait tout de même si beau : être harmonieusement deux.

Henri MICHAUX, *Un barbare en Asie*, 1995.

THÈME ESPAGNOL

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Ce Phileas Fogg était-il riche ? Incontestablement. Mais comment il avait fait fortune, c'est ce que les mieux informés ne pouvaient dire, et Mr. Fogg était le dernier auquel il convînt de s'adresser pour l'apprendre. En tout cas, il n'était prodigue de rien, mais non avare, car partout où il manquait un appoint pour une chose noble, utile ou généreuse, il l'apportait silencieusement et même anonymement.

En somme, rien de moins communicatif que ce gentleman. Il parlait aussi peu que possible, et semblait d'autant plus mystérieux qu'il était silencieux. Cependant sa vie était à jour, mais ce qu'il faisait était si mathématiquement toujours la même chose, que l'imagination, mécontente, cherchait au-delà.

Avait-il voyagé ? C'était probable, car personne ne possédait mieux que lui la carte du monde. Il n'était endroit si reculé dont il ne parût avoir une connaissance spéciale. Quelquefois, mais en peu de mots, brefs et clairs, il redressait les mille propos qui circulaient dans le club au sujet des voyageurs perdus ou égarés ; il indiquait les vraies probabilités, et ses paroles s'étaient trouvées souvent comme inspirées par une seconde vue, tant l'événement finissait toujours par les justifier. C'était un homme qui avait dû voyager partout, — en esprit, tout au moins.

Ce qui était certain toutefois, c'est que, depuis de longues années, Phileas Fogg n'avait pas quitté Londres. Ceux qui avaient l'honneur de le connaître un peu plus que les autres attestaient que — si ce n'est sur ce chemin direct qu'il parcourait chaque jour pour venir de sa maison au club — personne ne pouvait prétendre l'avoir jamais vu ailleurs. Son seul passe-temps était de lire les journaux et de jouer au whist. À ce jeu du silence, si bien approprié à sa nature, il gagnait souvent, mais ses gains n'entraient jamais dans sa bourse et figuraient pour une somme importante à son budget de charité. D'ailleurs, il faut le remarquer, Mr. Fogg jouait évidemment pour jouer, non pour gagner. Le jeu était pour lui un combat, une lutte contre une difficulté, mais une lutte sans mouvement, sans déplacement, sans fatigue, et cela allait à son caractère.

On ne connaissait à Phileas Fogg ni femme ni enfants — ce qui peut arriver aux gens les plus honnêtes — ni parents ni amis, — ce qui est plus rare en vérité. Phileas Fogg vivait seul dans sa maison de Saville-row, où personne ne pénétrait. De son intérieur, jamais il n'était question. Un seul domestique suffisait à le servir. Déjeunant, dînant au club à des heures chronométriquement déterminées, dans la même salle, à la même table, ne traitant point ses collègues, n'invitant aucun étranger, il ne rentrait chez lui que pour se coucher, à minuit précis.

Jules VERNE, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* (1872), 1977.

THÈME GREC MODERNE

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

SGANARELLE. — [...] Pour moi, Monsieur, je n'ai point étudié comme vous. Dieu merci, et personne ne saurait se vanter de m'avoir jamais rien appris ; mais avec mon petit sens et mon petit jugement, je vois les choses mieux que tous les livres, et je comprends fort bien que ce monde que nous voyons n'est pas un champignon, qui soit venu tout seul en une nuit. Je voudrais bien vous demander qui a fait ces arbres-là, ces rochers, cette terre, et ce ciel que voilà là-haut, et si tout cela s'est bâti de lui-même. Vous voilà vous, par exemple, vous êtes là : est-ce que vous vous êtes fait tout seul [...] ? Pouvez-vous voir toutes ces inventions dont la machine de l'homme est composée sans admirer de quelle façon cela est agencé l'un dans l'autre : ces nerfs, ces os, ces veines, ces artères, ces... ce poumon, ce cœur, ce foie, et tous les autres ingrédients qui sont là, et qui... Ah ! dame, interrompez-moi donc si vous voulez : je ne saurais disputer si l'on ne m'interrompt ; vous vous taisez exprès et me laissez parler par belle malice.

DOM JUAN. — J'attends que ton raisonnement soit fini.

SGANARELLE. — Mon raisonnement est qu'il y a quelque chose d'admirable dans l'homme, quoi que vous puissiez dire, que tous les savants ne sauraient expliquer. Cela n'est-il pas merveilleux que me voilà ici, et que j'aie quelque chose dans la tête qui pense cent choses différentes en un moment.

MOLIÈRE, *Dom Juan*, 1971.

THÈME ITALIEN

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Maxime resta au collège de Plassans jusqu'aux vacances de 1854. Il avait treize ans et quelques mois, et venait d'achever sa cinquième. Ce fut alors que son père se décida à le faire venir à Paris. Il songeait qu'un fils de cet âge le poserait, l'installerait définitivement dans son rôle de veuf remarié, riche et sérieux. Lorsqu'il annonça son projet à Renée, à l'égard de laquelle il se piquait d'une extrême galanterie, elle lui répondit négligemment :

– C'est cela, faites venir le gamin... Il nous amusera un peu. Le matin, on s'ennuie à mourir.

Le gamin arriva huit jours après. C'était déjà un grand galopin fluet, à figure de fille, l'air délicat et effronté, d'un blond très doux. Mais comme il était fagoté, grand Dieu ! Tondu jusqu'aux oreilles, les cheveux si ras que la blancheur du crâne se trouvait à peine couverte d'une ombre légère, il avait un pantalon trop court, des souliers de charretier, une tunique affreusement râpée, trop large, et qui le rendait presque bossu. Dans cet accoutrement, surpris des choses nouvelles qu'il voyait, il regardait autour de lui, sans timidité, d'ailleurs, de l'air sauvage et rusé d'un enfant précoce, hésitant à se livrer du premier coup.

Un domestique venait de l'amener à la gare, et il était dans le grand salon, ravi par l'or de l'ameublement et du plafond, profondément heureux de ce luxe au milieu duquel il allait vivre, lorsque Renée, qui revenait de chez son tailleur, entra comme un coup de vent. Elle jeta son chapeau et le burnous⁽¹⁾ blanc qu'elle avait mis sur ses épaules pour se protéger contre le froid déjà vif. Elle apparut à Maxime, stupéfait d'admiration, dans tout l'éclat de son merveilleux costume. [...]

Quand Renée aperçut Maxime :

– C'est le petit, n'est-ce pas ? demanda-t-elle au domestique, surprise de le voir aussi grand qu'elle.

L'enfant la dévorait du regard. Cette dame si blanche de peau, dont on apercevait la poitrine dans l'entrebâillement d'une chemisette plissée, cette apparition brusque et charmante, avec sa coiffure haute, ses fines mains gantées, ses petites bottes d'homme dont les talons pointus s'enfonçaient dans le tapis, le ravissait, lui semblait la bonne fée de cet appartement tiède et doré. Il se mit à sourire, et il fut tout juste assez gauche pour garder sa grâce de gamin.

Émile ZOLA, *La Curée*, 1984.

⁽¹⁾ Le burnous : il burnus.

THÈME RUSSE

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

M. Teste avait peut-être quarante ans. Sa parole était extraordinairement rapide, et sa voix sourde. Tout s'effaçait en lui, les yeux, les mains. Il avait pourtant les épaules militaires, et le pas d'une régularité qui étonnait. Quand il parlait, il ne levait jamais un bras ni un doigt : il avait tué la marionnette. Il ne souriait pas, ne disait ni bonjour, ni bonsoir ; il semblait ne pas entendre le « Comment allez-vous ? ».

Sa mémoire me donna beaucoup à penser. Les traits par lesquels j'en pouvais juger, me firent imaginer une gymnastique intellectuelle sans exemple. Ce n'était pas chez lui une faculté excessive, – c'était une faculté éduquée ou transformée. Voici ses propres paroles : « Il y a vingt ans que je n'ai plus de livres. J'ai brûlé mes papiers aussi. Je rature le vif... Je retiens ce que je veux. Mais le difficile n'est pas là. *Il est de retenir ce dont je voudrai demain ! ... [...]* »

A force d'y penser, j'ai fini par croire que M. Teste était arrivé à découvrir des lois de l'esprit que nous ignorons. Sûrement, il avait dû consacrer des années à cette recherche : plus sûrement, des années encore, et beaucoup d'autres années avaient été disposées pour mûrir ses inventions et pour en faire ses instincts. Trouver n'est rien. Le difficile est de s'ajouter ce qu'on trouve.

L'art délicat de la durée, le temps, sa distribution et son régime, – sa dépense à des choses bien choisies, pour les nourrir spécialement, – était une des grandes recherches de M. Teste. Il veillait à la répétition de certaines idées. [...]

Et je sentais qu'il était le maître de sa pensée : j'écris là cette absurdité. L'expression d'un sentiment est toujours absurde.

M. Teste n'avait pas d'opinions. Je crois qu'il se passionnait à son gré, et pour atteindre un but défini. Qu'avait-il fait de sa personnalité ? Comment se voyait-il ?... Jamais il ne riait, jamais un air de malheur sur son visage. Il haïssait la mélancolie.

Paul VALÉRY, *La Soirée avec Monsieur Teste*, 1960.